

*LE CORPS DU CHRIST ET LE CORPS DU DEMON DANS L'OEUVRE EN  
PROSE D'ANNE HEBERT*

**Florentina Manea**  
**PhD, "Al. Ioan Cuza" University of Iași**

*Abstract: Anne Hébert's fictional universe is marked by all kinds of religious transgressions. Sister Julie de la Trinité, a witch and the devil's daughter who managed to creep into the sacred space of Dames du Précieux Sang convent, will emphasize this dimension of the writer's universe, by insightfully noticing that the law of this world is made by violating or twisting the traditional order and morality. This is a disturbing universe, where the demon lies in wait for any weak Christian, while Christ remains silent and powerless, nailed to His cross. It is also the violent world of sabbatical rituals, unlawful desires and witches, who expose the hypocrisy of pious souls. Religion is no longer a refuge for the believers, abandoned on their painful way toward redemption, but an oppressive instrument meant to bend and break the human being. The individuals are torn between the image of the body of Christ, whose example they are exhorted to follow, and that of the demon, whom they secretly yearn for. The image of a terrible and vengeful God relentlessly haunts the believers' mind, who turn to the dark world of sabbatical rituals; during these rituals, the demon teaches them how to live with their body and soul as one, without being torn between the promise of eternal celestial bliss and the fear of hell.*

*This article aims to focus on some of the most important aspects regarding the body of both Christ and the devil within Anne Hebert's novels. The believer's personal relation to the divinity is channeled through the suffering body of Christ, which becomes the ideal of asceticism and faith. The believer's love towards God is made testimony by the scars from whipping, illness and physical mortifications. The body of Christ is thus devoid of any redemptive powers and it is replaced by the demon's body, who, ironically, plays the part of the redeemer for the Sabbath participants, by offering renewed meaning to their lives. This parody is designed not only to criticize the church, but also to rediscover the value of the human being as a whole.*

*Keywords: transgression, Sabbath, body, parody, redemption*

## 1. Le corps de la Passion et la dévotion chrétienne

La dévotion aux souffrances du Christ passe inévitablement par le corps. Plus que les supplices spirituels, c'est le corps mortifié et morcelé du Sauveur qui se laisse voir sur les murs des églises. Corps du Christ humilié, renié, percé par les instruments de la Passion. Ecce Homo. Voici l'homme dans toute sa misère et sa souffrance, vulnérable et blessé, s'offrant au regard de tous.

Considéré longtemps comme le siège du péché, le corps devient maintenant le lieu privilégié de la révélation christique et de la résurrection. Redécouvert avec ce nouveau potentiel salvifique, le corps est envisagé comme instrument du Salut. Changement du statut du corps, du message qui l'accompagne, mais non des traitements que l'on inflige à la chair : les mêmes mortifications, macérations, humiliations tracent le parcours terrestre du corps, seulement que cette fois-ci, ce ne sont plus la peur du péché et la haine envers le corps qui incitent les mortifications, mais le grand amour pour le Christ et le désir de suivre son exemple. De la séduction du démon l'on passe à la séduction du bonheur céleste. Le corps du Sauveur, meurtri et supplicié sur la croix, remplit une même fonction génésique : la chair et le sang du Christ représentent le fondement de l'Église et par son sacrifice corporel on assiste à l'émergence d'un homme nouveau, libéré du péché originel par le baptême d'eau, et des griffes du démon par le baptême du sang. La vénération du corps de Jésus serait ainsi une adoration du sacrifice et de l'espoir d'une vie sanctifiée.

L'existence du chrétien s'organise autour du corps divin, corps démembré et meurtri. Le culte dédié au cœur sacré, aux cinq plaies du Christ, au sang précieux qui se verse pour les pécheurs développe un sentiment morbide chez les croyants qui ne cessent d'être fascinés par les blessures, les plaies purulentes, les cadavres, les reliques. C'est pour cela que l'on épie l'agonie des ascètes pour enlever un morceau de leur vêtement ou leur mouchoir plein de sang ou de pus, pour collecter dans des vases le sang qui jaillit de leurs blessures. Après la mort, on arrive à démembrer les corps pour en faire des reliques : un doigt, un morceau d'os, même les cheveux peuvent constituer un objet de culte et de vénération.

Comme le corps du Sauveur se refuse à l'attouchement et ne peut pas être soumis à un pareil traitement, on commence à chercher des fragments de la croix du supplice, des bouts de la lance du Longin ou des clous qui ont percé sa chair; on cherche même son visage ensanglanté imprimé sur des morceaux de tissu, les « véroniques », preuve irréfutable de sa présence

terrestre. Et en absence du corps du Christ, c'est son propre corps qu'on soumet aux supplices et aux humiliations, comme pour combler ce vide dans le rituel de l'adoration.

## 1.2. Glorifier le corps du sauveur : le culte du sacré cœur et du Précieux Sang

Un culte spécial est dédié au sang et au cœur sacré de Jésus. C'est à ce cœur, transpercé par l'amour pour la Création que les religieuses consacrent leurs prières: *divin cœur de Jésus, je vous offre, par le cœur immaculé de Marie, les prières et les actions, les joies et les peines de ce jour, en réparation de nos offenses et à toutes les intentions par lesquelles vous vous immolez continuellement sur l'autel.* (ES, 52)

La vision du cœur sacré de Jésus est un moment d'intense communion spirituelle. Sœur Marguerite-Marie Alacoque raconte dans ses Mémoires comment le Christ lui est apparu pour dévoiler son cœur ensanglanté : « *Voici ce Cœur qui a tant aimé les hommes, [...] jusqu'à s'épuiser et se consommer pour leur témoigner son amour*<sup>1</sup> ». Le corps saint révélé n'est pas seulement une apparition, fruit de l'imagination exaltée de la religieuses. Le corps du Sauveur est bien réel et la religieuse avoue le plaisir inouï qui lui procure l'effleurement de cette chair sainte : *Je me sens comme toute abîmée dans ce divin Cœur ; (...) j'y suis comme dans un abîme sans fond où Il me découvre des trésors d'amour et de grâces pour les personnes qui se consacreront et sacrifieront à lui rendre et procurer tout l'honneur et l'amour et la gloire qui sera à leur pouvoir.*<sup>2</sup> Cette vénération du corps christique et du cœur sacré produit un bonheur inexprimable au Sauveur aussi, qui, selon les paroles de Marie Alacoque : *prenait un plaisir singulier d'être honoré sous la figure de ce Cœur de chair, dont Il voulait que l'image fût exposée en public, afin, ajouta-t-Il, de toucher par cet objet le cœur insensible des hommes; me promettant qu'il répandrait avec abondance dans le cœur de tous ceux qui l'honoreraient tous les dons dont Il est plein; et que, partout où cette image serait exposée pour y être singulièrement honorée, elle y attirerait toutes sortes de bénédictions*<sup>3</sup>. L'action de toucher ou d'être touché par ce cœur divin doit être envisagée dans son sens propre : ce n'est plus la grâce divine qui descend sur l'orant sous la forme d'un réveil spirituel, mais la chair bien vivante qui se manifeste en présence du croyant et qui s'offre à l'attouchement et à l'adoration.

Ce cœur divin est souvent représenté enflammé, brillant d'une lumière divine, saignant, entouré d'une couronne d'épines et surmonté d'une petite croix. Parfois, le cœur est centré sur

<sup>1</sup> <http://livres-mystiques.com/partieTEXTES/CatherineEm/Biographie/Biographie.htm>

<sup>2</sup> Ibidem

<sup>3</sup> Ibidem

le corps du Christ, avec ses mains transpercées dirigées vers lui. Le feu qui entoure ce cœur symbolise le pouvoir transformateur et purificateur de l'amour divin. Il est le feu céleste, ascendant et libre, signe de l'alliance de Dieu avec sa Création. Il est aussi un symbole de la transcendance et de l'immortalité de l'âme dans l'union avec la divinité.

Le sang divin, précieux liquide rédempteur, symbolise la nouvelle vie dans le Christ. C'est un sang purificateur, aux propriétés semblables au feu céleste, qui féconde l'esprit du croyant. Par ses propriétés salvifiques, le sang du Sauveur est associé à la fontaine de vie qui évoque l'idée d'immortalité dans le Christ et de régénération. C'est une fontaine des vertus, une fontaine de la grâce divine qu'on rencontre dans les mythologies romaine, celtique et grecque. L'une des origines de la fontaine de Jouvence pourrait être associée à l'histoire biblique du jardin d'Éden, où l'on retrouve une source d'eau émergeant aux pieds de l'Arbre de la Connaissance.

Un thème artistique lié à l'image du Christ – fontaine de vie est celui du pressoir mystique. La fontaine de jouvence, telle qu'elle est reprise dans le christianisme, n'est pas remplie des eaux miraculeuses, mais du sang de l'Agnus Dei, le sang versé pendant le supplice. C'est ainsi qu'on aboutit à l'image du Christ devenu la grappe dans le pressoir, associant le vin à son sang et le pressage aux supplices. Dans les représentations artistiques, le Christ est agenouillé (ou couché) entre les vis du pressoir, ou foulant du raisin et portant la Croix.

### 1.3. Figures christiques dans l'œuvre d'Anne Hébert

Si le christianisme se fonde sur la présence du Christ et du sacrifice rédempteur, l'univers hébertien est marqué par son absence ou par l'impuissance inhérente à cette deuxième personne de la Trinité. Les allusions au mythe christique abondent dans l'œuvre de l'écrivaine, mais elles sont représentées sous une lumière parodique. Plusieurs personnages exhibent une certaine ressemblance avec la figure du Sauveur : dans *Le Premier Jardin*, Eric, le jeune homme qui abandonne son milieu familial pour se consacrer à une morale laïque, possède les traits physiques du Sauveur avec *son visage allongé, ses cheveux lissés de chaque côté de ses joues maigres, ses yeux enfoncés sous l'arcade sourcilière* (PJ, 57). Quand même, il faut se méfier, car ces personnages ne possèdent aucun attribut de sainteté. Tout au contraire, ils sont accablés par les désirs incestueux ou meurtriers, en proie aux passions refoulées et dévastatrices.

Stevens Brown se considère une figure christique : *si quelqu'un ressemble au Christ dans ce village, c'est bien moi, Stevens Brown. Non tant à cause de la barbe de trois jours et*

*du chapeau, enfoncé sur les yeux, mais plutôt à cause de mon état de passage à Griffin Creek. Encore un peu de temps et je disparaîtrai comme je suis venu (FB, 41).* Le révérend Nicolas Jones le décrit à l'entrée de l'église : *silhouette sombre dégingandée et résolue, nimbée de soleil, de la tête aux pieds, se refusant à entrer, se refusant à être un des nôtres, se refusant à partager avec nous les chants et la prière (FB, 54)*, une image qui rappelle les peintures ou les sculptures de Jésus, la tête entourée de l'auréole. Stevens est ainsi associé à la lumière et au feu, mais il ne s'agit pas du feu céleste et créateur, mais des flammes infernales, destructrices. Le jeune homme est mené par un désir féroce pour ses cousines, Olivia et Nora Atkins, qu'il tue la nuit de 31 août 1936. Le symbolisme solaire est attaché au Christ, comme lumière du monde et source d'une vie nouvelle, de la résurrection. Mais le soleil incarné par Stevens est celui des alchimistes, le soleil noir, lié à Saturne, dévorateur de ses progénitures, à la disparition de toute création, à l'état de dissolution extrême.

Stevens est aussi associé, avec la même fonction parodique, à l'Arbre biblique de la connaissance du bien et du mal, celui qui pourra révéler à Olivia les secrets de la vie et de la mort, une connaissance néfaste pour la jeune femme, dont le corps outragé sera jeté dans la mer. L'Arbre mystérieux planté au milieu du Paradis a été souvent associé au Christ, comme manifestation de la divinité dans le monde matériel, symbole de vie et axis mundi. Lié à l'arbre, le bois est matière première et représentation du cosmos vivant, de l'immortalité, un symbole de la verticalité, de l'ascension vers le divin. Chez Anne Hébert, le bois est infécond, et l'image qui hante l'esprit des personnages est celui du bois mort, calciné, associé à l'anéantissement de toute vie et annonciateur du désespoir et du malheur. Stevens Brown incarne, en même temps, le symbolisme phallique de l'arbre (*Tu vois, dear Mic, que je n'ai pas traîné, je me suis tout de suite établi au pays, non sans peine d'ailleurs, ma cousine Maureen étant étroite comme un trou de souris, mais j'ai pris racine dans le ventre d'une femme et tout alentour la campagne de mon enfance bruissait comme la mer, FB, 31*).

Une autre figure christique est le révérend Nicolas Jones qui se considère comme le Verbe divin incarné parmi les mortels de Griffin Creek. Pour l'apôtre Jean, Jésus est le Logos : *Et le Verbe s'est fait chair, et il a habité parmi nous, (et nous avons vu sa gloire, gloire comme celle qu'un fils unique tient de son Père) tout plein de grâce et de vérité (Jn, 1 :14)*. L'appellatif *Christ* signifie, lui-aussi, voix ou parole. Quand même, le révérend n'est qu'une caricature du Sauveur, car, tandis que le Verbe possède des puissances créatrices, la descendance du révérend est stérile et son engendrement monstrueux. Sans enfants, le révérend s'engendre soi-même, à l'infini, dans les portraits de la galerie des ancêtres. Homme, et non dieu, il est incapable

d'assurer la pérennité de son sang, et son destin est la mort et l'oubli. *Je me suis bien regardé dans la glace, en tant que résidu d'une tribu en voie de disparition et à partir de mon visage, peu rassurant, je suis remonté à la source, jusqu'en 1782. (...)J'engendre mon père à mon image et à ma ressemblance qui, lui, engendre mon grand-père à son image et à sa ressemblance et ainsi de suite (...). Moi qui n'ai pas eu de fils j'engendre mes pères jusqu'à la dixième génération. Moi qui suis sans descendance j'ai plaisir à remettre au monde mes ascendants jusqu'à la face première originelle de Henry Jones, né à Montpelier, Vermont (FB, 5-6).* La semence de Nicolas Jones s'efface de la surface de la terre. L'image de la terre sèche, stérile et corrompue apparaît toujours en rapport avec le révérend. Nicolas Jones n'est qu'un être déchu et faible, dans un état de lente décomposition, comme sa maison : *Cette faiblesse au creux des reins. Les leviers de commande n'obéissent plus. Craindre pour mes vieux os, perdus dans la masse de ma chair lourde (FB, 10).* Incapable d'engendrer physiquement, le révérend est dépourvu de toute puissance créatrice, échouant dans son rôle de guide et de père spirituel.

#### **1.4. Parodie du sacrifice christique : le corps défait du Sauveur et le Diable**

Dans le couvent des Dames du Précieux Sang, le corps du Sauveur conserve la dimension sacrificielle et désolante. La statue du Christ crucifié reste muette aux prières et même aux imprécations des religieuses, cachée dans le tabernacle et exhibant un corps endolori, maigre et impuissant. La croix, symbole de la résurrection, devient un instrument de torture, l'autel sur lequel le Christ et les religieuses sont immolés sans cesse. Le corps du Sauveur devient un corps souffrant, en proie à l'agonie de la mort, tandis que sœur Julie, fille du démon et sorcière, est le noyau de la vie et de l'espoir dans le couvent.

Ce corps du sacrifice est ridiculisé pendant les rituels sabbatiques de la montagne de B. où les paroles saintes qui accompagnent le miracle de la transsubstantiation sont utilisées par Philomène pour désigner ses deux enfants Julie et Joseph, faisant ainsi référence à sa descendance de chair et de sang, et annulant tout symbolisme d'une descendance spirituelle dans le Christ : *Philomène regarde son fils et sa fille. Elle déclare dans un rire de la gorge : - Ceci est ma chair, ceci est mon sang ! Tout le monde rit, la bouche exagérément ouverte. Les enfants craignent d'être mangés et bus, changés en pain et en boisson, dans un monde où la nourriture est rare, les chômeurs voraces et le pouvoir de Philomène et d'Adélard plus extraordinaire que celui des prêtres (ES, 36).*

Dans une même intention parodique, on assiste, pendant cette liturgie noire, au sacrifice du cochon de lait. Symbolisant le corps du Christ, le geste devient blasphématoire, car,

ridiculisant le sacrifice, il associe le Fils de Dieu à un animal impur pour les juifs et les chrétiens. Selon un récit de Marc, Jésus, arrivant dans le pays de Geraséniens, guérit un homme possédé par une légion de démons. Quand les esprits impurs demandent à Jésus de ne pas les envoyer hors de ce pays, le Sauveur leur permet d'entrer dans un troupeau de porcs, qui se précipitent dans la mer. Le corps de l'animal qui abritait les démons est maintenant le corps du Christ, dans une inversion parodique qui tourne en dérision le sacrifice christique et change le sens de la communion eucharistique : le corps du cochon sacrifié sur le dos de Philomène est une nourriture charnelle, profane, offerte aux gens affamés. Plus encore, le sacrifice est accompli par Adélard, incarnation du démon. Ce n'est plus le Christ, vainqueur des ténèbres qui sauve l'humanité, mais le diable qui vainc le Christ, en égorgeant et tranchant son corps symbolique, et qui nourrit les participants au sabbat. Les cris du cochon, victime ridicule, sans majesté, reprend, de façon parodique, le chemin du Christ sur la Via Dolorosa : *Adélard lève très haut son couteau. La lame brille un instant au-dessus de la tête cornue et feuillue du père. Tout nu et velu, immense, il n'a jamais semblé plus terrible ni plus majestueux. Le couteau se plante dans la gorge de l'animal avec un bruit sourd. (ES, 41)*

Philomène, la sorcière et l'épouse du démon, réussit à pervertir le symbole de la croix aussi. Comme instrument de la Passion, la croix remplit un rôle essentiel dans l'œuvre du Salut. Elle est souvent identifiée à l'Arbre, et par cela au Christ comme symbole ascensionnel et centre du monde. En devenant l'autel sur lequel le cochon est immolé, Philomène se substitue à la croix, mais aussi à Jésus, et même à l'Arbre de Vie. La croix se trouve naturellement dans la forme du corps humain; les rituels de la montagne de B. valorisent ainsi le corps humain non seulement en célébrant ses puissances fécondes, mais aussi en voyant en lui le centre de l'univers : la barre horizontale de la croix a une valence féminine, tandis que la barre verticale, masculine, renvoie au mouvement, à la communication du ciel avec la terre. Le centre de la croix est l'omphalos, le centre du monde, tandis que la circonférence symbolise le cosmos et les quatre points cardinaux. Philomène devient le point d'origine absolu de l'univers, l'androgynisme qui harmonise les pôles féminin et masculin de l'être humain.

Le sang christique n'a aucune propriété salvifique et, identifié au sang du cochon, cette source de vie se tarit, se gâte, et sert aux besoins du démon dans les rituels d'initiation. Le sang d'une divinité sacrifiée peut être mêlé à la glaise pour modeler les premiers êtres humains. Le sang christique a une fonction analogue : il façonne l'homme nouveau, celui qui a reçu le baptême du supplice rédempteur. Le Christ pourrait être associé de cette façon aux dieux potiers des mythologies antiques : il participe à la genèse du premier couple, en tant que

deuxième Personne de la Trinité, et il réitère cette création par son immolation sur la croix, en infusant l'être humain d'un liquide vivifiant. Pour les croyants, le sang devient symbole du sacrifice, et pour l'honorer, ils suivent l'exemple du Sauveur, en mortifiant et humiliant leurs corps. Le sang perd ses valences salvifiques et acquiert ainsi, paradoxalement, une valeur plutôt négative, étant associé à la mort et à la Passion. Sur la montagne de B., les participants refusent justement cette dimension sacrificielle du sang ; pour eux, le sang est signe d'abondance et de fécondité : *Puis elle (Philomène) se relève d'un bond et se frotte les reins et les bras. Elle trempe ses mains dans les bassines de sang que lui tendent les enfants, offre à boire à toute l'assemblée à même ses deux paumes aux doigts joints. Hic est enim calix sanguinis mei,/novi et aeterni testamenti/mysterium fidei.*(ES, 43) ; pendant la messe, les souvenirs de sœur Julie se joignent aux paroles sacrées, au point de célébrer - démon, sorcières, religieuses et prêtres- le sang du Jésus mêlé au sang du cochon sacrifié.

## 2. Le corps ambigu du diable dans la tradition chrétienne

*Le serpent était le plus rusé de tous les animaux des champs, que l'Éternel Dieu avait faits.*(Gn). *Il dit à la femme: Vous ne mourrez point; mais Dieu sait que, le jour où vous en mangerez, vos yeux s'ouvriront, et que vous serez comme des dieux, connaissant le bien et le mal.* (Gen 3 : 1, 4-5) C'est sous cette apparence de serpent rusé et d'ennemi de l'être humain que le diable entre dans l'histoire du christianisme. La conversation entre le serpent et la femme dans le jardin du Paradis est lourde de significations et de conséquences pour le destin de l'humanité, mais aussi pour celui du Diable. Présenté dorénavant comme celui qui détruit et divise, l'adversaire de Dieu est le grand tentateur qui a précipité le couple primordial dans les gouffres du péché. Dans l'imaginaire biblique, il incarne ainsi l'archétype du mal et du Chaos, géniteur des péchés et corrupteur de la création divine.

Ce premier portrait du diable (créature reptilienne qui possède le don de la parole) est complété par d'autres traits, au fur et à mesure que les auteurs des livres saints découvrent les divinités païennes. Le corps du démon est ainsi composé de nombreux héritages culturels, auxquels s'ajoutent les phantasmes, les peurs et la terreur de l'enfer qui hantent les croyants. C'est surtout le dieu grec Pan, divinité de la nature et de la fécondité, qui prête ses traits physiques au démon chrétien. Représenté comme une créature à des traits hideux et repoussants, le démon est reconnaissable par les sabots, les cornes, les pattes velues et l'odeur pestilentielle. C'est toujours de Pan que Satan héritera le penchant pour un érotisme et une sexualité effrénés, voire monstrueux.



Mais Satan n'a pas seulement l'apparence d'un anthropoïde dégoûtant et débauché. Il est aussi Lucifer, le lumineux, le plus bel ange du Royaume des Cieux qui, en succombant au péché de la vanité, est précipité dans l'abîme. Le Livre d'Ésaïe contient un passage qui mentionne la chute de cet ange rebelle : « *Te voilà tombé du ciel, Astre brillant, fils de l'aurore ! Tu es abattu à terre, Toi, le vainqueur des nations ! Tu disais en ton cœur : Je monterai au ciel, J'élèverai mon trône au-dessus des étoiles de Dieu ; Je m'assiérai sur la montagne de l'assemblée, À l'extrémité du septentrion ; Je monterai sur le sommet des nues, Je serai semblable au Très Haut. Mais tu as été précipité dans le séjour des morts, dans les profondeurs de la fosse.* » (Ésaïe, 14 :13)

## 2.1 Le corps maudit du démon

Le démon hébertien rôde autour des couvents, se cache dans les églises, derrière l'autel ou derrière le crucifix, traverse les forêts et s'adonne aux orgies. Il est une présence charnelle, vivante et incontournable. Il est partout, guette, épie, se moque des faiblesses des âmes pieuses et de leur hypocrisie, dévoile la véritable nature humaine, joue des tours aux religieuses. Il est un diable farceur, mais il est aussi ténébreux, terrible, effrayant, un véritable prince des enfers. C'est aussi un démon qui aime conclure des pactes, entendre et exaucer des vœux. Dans l'œuvre d'Anne Hébert, il apparaît sous des noms différents. Il dit d'ailleurs à Jésus, quand celui-ci demande son nom : *Mon nom est légion, car nous sommes nombreux* (Mc, 5 : 9).

Plusieurs personnages masculins peuvent être considérés comme des hypostases de la figure infernale du démon. Le docteur George Nelson est un personnage ambigu qui pourrait être assimilé, par sa vocation de sauveur de vies, à une image christique: *chair vive, cadavre putréfié, sang, pus, urine, toute ordure, pourriture et gangrène, odeur pestilentielle, os broyés, beaux noyés yeux ouverts et ventre gonfle, nouveau-né monstrueux, femme violée, phtisie galopante, diphtérie, dysenterie. Le docteur Nelson a tant combattu la maladie et la mort* (K, 198). Néanmoins, sa véritable nature est ténébreuse et inquiétante. *Ses dents blanches sont pointues comme des crocs*, (K, 127) observe Élisabeth qui n'ose le regarder aux yeux qu'à leur seconde rencontre *Ses yeux. Noirs. Un feu terrible.* (K, 110) Aurélie Caron, elle aussi personnage inquiétant et sorcière, flaire sa véritable nature : *le plus grand diable c'est vous, monsieur le docteur* (K, 172) et avertit sa maîtresse : *Quant à votre petit docteur, c'est le roi des démons.* » (K, 190). Bottereau est lui aussi une figure infernale, un *vieux démon* (H, 54) qui a *une barbe grisonnante, des yeux marron, tristes, couleur de boue* (H, 22) et qui vit, avec sa compagne Héloïse, dans les profondeurs du métro parisien.

Mais le personnage qui incarne le tentateur infernal est Adélar, le père ténébreux de sœur Julie. C'est contre lui que l'Apôtre Pierre exhorte : *Soyez sobres, veillez. Votre adversaire, le diable, rôde comme un lion rugissant, cherchant qui il dévorera. Résistez-lui avec une foi ferme, sachant que les mêmes souffrances sont imposées à vos frères dans le monde.* (1P, 5 :8-9)

C'est autour de la statue du Christ crucifié que les religieuses du couvent se groupent pour se protéger contre les attaques du démon. Mais celui-ci est malicieux, un grand farceur, et, au lieu de terroriser les nonnes, commence à se faire des adeptes. Sœur Julie, sa fille et sa sorcière, porte déjà ses stigmates. Il lui reste de gagner les âmes des autres religieuses, par des prodiges et des petits plaisirs interdits : vengeances, amours homosexuels, glotonnerie, le diable écoute et exauce. De temps en temps, il apparaît pendant la messe pour jouer des tours aux religieuses ; il éteint les cierges, cache l'hostie et terrorise la mère supérieure : *la supérieure des Dames du Précieux-Sang vient de retrouver intacte la plus vieille terreur de son enfance lointaine : la certitude quasi absolue que le diable se trouve caché sous son lit et que, d'un moment à l'autre, il va la tirer par les pieds pour la dévorer.* (ES, 61)

Il apparaît aussi à sœur Gemma qui *prétend qu'au cours de la cérémonie, chaque fois que le malin était nommé, un petit ange sale et puant, de trois ou quatre pouces de haut, avec des ailes de moineau et une robe rouge, se mettait à sautiller, dans le bas-côté de la chapelle, comme si chassé de son refuge habituel, il se trouvait soudain obligé de fuir en toute hâte.* (ES, 172).

L'aumônier, lui aussi, est hanté par une présence inquiétante qui réussit à s'insinuer dans sa chambre. On ne peut pas nier l'évidence. C'est le démon, qui seconde sœur Julie dans ses maléfices, et qui assume avec orgueil sa descendance infernale : *Il est là dans la pièce. De toute sa taille. Sa barbe de bouc. Ses yeux en amande. Sa face en lame de couteau. Une aisance à nulle autre pareille, dans le rire et la moquerie. Il foule avec ses pieds le tas de robes, par terre, pour en extraire tout le parfum, sous le nez de l'aumônier qui défaille. Il parle avec une voix de stentor : - Mes créatures, toutes mes créatures superbes, mes femmes, et mes filles depuis trois siècles.* (ES, 104)

Pendant les rencontres sabbatiques le démon prend une forme humaine qui lui permet de s'accoupler aux participants aux rituels, mais aussi de violenter sa fille. Avec ses cornes et son corps peint en rouge et en noir, Adélar incarne le diable en toute majesté infernale : *Adélar s'est attaché deux cornes de vache sur le front et une couronne de feuille vertes. Il tient un parasol de papier multicolore au-dessus du corps de sa femme allongée sur le ventre.*

(ES, 39) Nu et velu, Adélard est l'incarnation des divinités de la fécondité, qui, avec l'avènement du christianisme, ont été converties en démons et en créatures malicieuses. Il peut être associé à Cernunnos, le dieu cornu des celtes, qui symbolise le cycle biologique de la nature et qui est maître des forces génésiques. Les cornes qu'Adélard porte pendant les cérémonies sabbatiques sont un symbole de fécondité, de régénération physique et spirituelle. Les cornes sont liées au croissant, donc aux ténèbres, et aux cultes dédiés à la grande déesse. La déesse Isis est souvent représentée portant des cornes de vache et un disque lunaire, symboles de la fertilité et du principe féminin. La lune *apparaît comme l'un des plus puissants archétypes de la mère, probablement en lien avec le mystère de l'origine de la vie et du cycle menstruel*.<sup>4</sup> La vache est symbole de la Terre nourricière, mais aussi de la mort, étant considéré dans la tradition védique comme un animal psychopompe. La dissolution de l'être humain s'associe à sa renaissance, la vie s'associe à la mort dans un cycle cosmique auquel président des divinités féminines. Les ténèbres matricielles s'opposent à la lumière céleste, tout comme la lune s'oppose au soleil. Il faut remarquer que le soleil et le bélier sont des symboles christiques, tandis que la lune, les ténèbres, la vache et le taureau sont associés aux rituels païens, aux fêtes dionysiaques ; avec les rituels de la montagne de B., on se trouve dans le domaine de la transgression qui ressuscite les croyances ancestrales. Ces rites sont une célébration des puissances créatrices et le démon, Adélard, joue le rôle d'initiateur. La sorcière (Philomène ou Julie) est adorée en tant que « reine du sabbat » ; dans ce rôle, la femme devient une incarnation de cette déesse aux pouvoirs féconds, et par son union avec le démon (une véritable hiérogamie cosmique), elle participe à la régénération périodique de l'univers. La sexualité exacerbée des sorcières et des démons peut être expliquée par le fait que *la sexualité est l'expression de la formidable force vitale qui baigne l'univers*.<sup>5</sup> Il faut noter que pour les Celtes l'amour et la sexualité étaient les grands ennemis de la mort et de la dissolution. Le choix du diable Adélard de se déguiser en bouc ou en taureau pendant les rituels n'est pas fortuit. Liés à ces cultes de fécondité et à l'image d'une puissance matricielle féminine, ces animaux ont un symbolisme sexuel marqué, le bouc étant, par exemple, la monture d'Aphrodite.

Associé à l'Arbre de Vie du Paradis, Adélard remplace le Christ dans le rôle de centre du monde et de détenteur des connaissances sacrées. L'Arbre est symbole du cosmos vivant,

---

<sup>4</sup> Marc Girard, *Les symboles dans la Bible, Essai de théologie biblique enracinée dans l'expérience humaine universelle*, Bellarmin, Montréal, 1991, p.130

<sup>5</sup> Jean Paul Ronecker, *L'amour magique*, Pardes, Paris, 2000, p.201

de l'immortalité, et possède des pouvoirs créateurs en tant que symbole phallique. Auprès de Julie, Adélarde joue le rôle d'initiateur en lui transmettant les connaissances infernales nécessaires à son nouveau statut. Par sa sexualité effrénée et violente, il affirme aussi ses pouvoirs génésiques et préside, par les rituels d'initiation, à la confirmation de Julie en tant que sorcière : *c'est l'Arbre de Science, l'Arbre de Vie, le serpent qui a vaincu Dieu qui se trouve présent planté dans ton corps, ma crottinette à moi. Tu es ma fille et tu me continues. Le diable, ton père, t'a engendré, une seconde fois.* (ES, 69)

Le diable est aussi lié au feu, à la maîtrise du feu et de la forge, et rappelle des divinités comme Moloch, Baal, Saturne ou Chronos auxquels, selon les mythes, on sacrifiait des enfants, brûlés vif sur les autels qui leurs étaient dédiés. Le démon qui dévore les chrétiens est un thème artistique et littéraire récurrent et matérialise la peur d'être ingurgité par les gouffres infernaux. Pendant le sabbat, Adélarde est lui aussi identifié à ce démon reptilien qui dévore les innocents : *l'homme est très excité. Il raconte ce qu'il est seul à voir, avec force détails et précisions. ... il assure qu'il y a là un grand serpent avec une couronne sur la tête qui se prépare à dévorer deux petits lapins blanc et noir, mâle et femelle... le serpent dévore ses victimes fascinées l'une après l'autre, selon un plan bien établi. Tout d'abord les parties génitales, puis le cœur et la cervelle* (ES, 42). Le serpent est un symbole des puissances fécondes de la terre, il est *l'animateur universel, l'ouroboros, (...) le promoteur de la vie*<sup>6</sup>. Caché dans les profondeurs de la terre ou dans les gouffres des eaux matricielles, le serpent est un symbole de fécondité, et par cela il est associé à la femme et aux menstruations qui résultent de sa morsure. Il est le *maître des femmes*<sup>7</sup> et c'est ainsi qu'il est retenu dans les récits bibliques où il séduit Ève. Adélarde est ce serpent aux puissances génésiques et sacrées, mais aussi le Léviathan, le monstre biblique qui se réveille aux jours de l'Apocalypse.

Le mythe du forgeron s'ajoute au portait du démon hébertien : le forgeron s'adonne à des rites sanglants, considérés comme nécessaires aux travaux de la forge. Le minerai doit être arrosé de graisse humaine ou de sang, pour qu'il livre son contenu. Si le Christ peut être associé à un dieu potier, le démon hébertien devient un forgeron : c'est à travers le sang et la violence que celui-ci engendre, au sein de la fournaise, un nouvel être humain, Julie, qui est confirmée dans son rôle de sorcière. Le sang et le feu s'évoquent mutuellement dans les rites de la montagne de B. ; or, ce n'est pas le sang du cochon qui détient des qualités sacrées, mais le

<sup>6</sup> Jean Chevalier, Alain Gheerbrant, op.cit., p.869

<sup>7</sup> Ibidem, p.457

sang de Julie, qui évoque la fécondité féminine, et qui est aussi le signe d'une nouvelle Alliance, cette fois-ci pacte avec les puissances ténébreuses.

\*This work was supported by the strategic grant POSDRU/159/1.5/S/133652, co-financed by the European Social Fund within the Sectorial Operational Program Human Resources Development 2007 – 2013.

### **Bibliographie**

#### **Œuvres littéraires :**

2. Hébert, Anne, *Kamouraska* (roman), Paris, Seuil, 1970.
3. *Les Enfants du Sabbat* (roman), Paris, Seuil, 1975.
4. *Les Fous de Bassan* (roman), Paris, Seuil, 1982.
5. *Le Premier Jardin* (roman), Paris, Seuil, 1988.

#### **Ouvrages critiques :**

1. BISHOP, Neil B., *Anne Hébert, son œuvre, leurs exils*, Bordeaux, Presses Universitaires de Bordeaux, 1993.
2. BOUCHARD, Denis, *Une lecture d'Anne Hébert (La recherche d'une mythologie)*, Montréal, 1977
3. BROCHU, André, *Anne Hébert. Le secret de vie et de mort*, Ottawa, Les Presses de l'Université, Ottawa, 2000.
4. CHEVALIER, Jean , Alain Gheerbrant, *Dictionnaire de symboles*, Robert Laffont, Paris, 1982
5. ELIADE, Mircea, *Initiation, rites, sociétés secrètes*, Paris, Gallimard, 1959
6. GIRARD, Marc, *Les symboles dans la Bible, Essai de théologie biblique enracinée dans l'expérience humaine universelle*, Bellarmin, Montréal, 1991
7. GRÜND, Françoise, *Le corps et le sacré*, Éditions du Chêne, 2003
8. LÉVI MAKARIUS, Laura, *Le sacré et la violation des interdits*, coll. Sciences de l'Homme, Payot, Paris, 1974
9. MESSADIÉ, Gerald, *Histoire générale du Diable*, Robert Laffont, Paris, 1993
10. PAGELS, Elaine, *The Origin of Satan*, Random Books, New York, 1996
11. PAPINI, Giovanni, *Le Diable*, Flammarion, Paris, 1954
12. ROY, Lucille, *Anne Hébert. Entre la lumière et l'ombre (essai)*, Montréal, XYZ, 2000

13. RONECKER, Jean Paul, *L'amour magique*, Pardes, Paris, 2000

**Sites internet consultés :**

1. Vie d'Anne-Catherine Emmerich, Augustine du couvent d'Agnetenberg à Dulmen (Westphalie) :

2. <http://livres-mystiques.com/partieTEXTES/CatherineEm/Biographie/Biographie.htm>